Bibliographie

Autor(en): **[s.n.]**

Objekttyp: **ReferenceList**

Zeitschrift: **L'Afrique explorée et civilisée**

Band (Jahr): **3 (1881)**

Heft 9

PDF erstellt am: **04.06.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

BIBLIOGRAPHIE [1]

Kufra. Reise von Tripolis nach der Oase Kufra, von *Gerhard Rohlfs*. Leipzig (F. A. Brockaus), 1881, in-8°, 559 p., tableaux météorologiques, illustr. et 3 cartes, fr. 21.25. — Le 25 octobre 1878, arrivait à Tripoli le fameux voyageur allemand Gerhard Rohlfs, accompagné du docteur Antoine Stecker. Son projet était de traverser le Sahara et d'étudier ensuite le Soudan et la région inconnue qui s'étend entre le Chari et le Congo. Tout faisait présager un brillant succès à cette expédition, étant donné surtout qu'elle avait pour chef le célèbre explorateur qui avait, en 1861 visité le Maroc, en 1866 le Bornou et le bassin du Niger, et en 1868 la Tripolitaine et le désert de Lybie.

Rohlfs et ses compagnons commencèrent immédiatement leurs collections d'histoire naturelle dans l'oasis de la Menchiya. Les chameaux étaient rares, et par suite très chers; malgré cela, l'expédition ayant d'abondantes ressources en argent, et la paix paraissant régner dans les oasis du désert de Lybie, le départ s'annonçait sous des auspices très favorables. De Tripoli, Rohlfs se dirigea sur Sokna. Là il attendit vainement d'Europe les présents qui lui avaient été annoncés pour le sultan du Ouadaï; mais, comme le séjour dans cette oasis lui coûtait fort cher, il partit pour celle d'Audjila. De là, à cause des obstacles sans nombre qu'il rencontrait, il revint à Benghasi, sur la côte de la Méditerranée. Mais ne se décourageant pas et voulant tenter encore une fois de traverser le Sahara, il fit de grandes dépenses pour se procurer des dromadaires, et, bien équipé, il repartit le 4 juillet 1879, se dirigeant en ligne droite vers le Ouadaï. Malheureusement cette nouvelle tentative devait échouer encore. Dans l'oasis de Koufara, les Arabes se soulevèrent contre les Européens; ils s'emparèrent de tous leurs bagages et des présents destinés au sultan du Ouadaï. Peu s'en fallut même qu'on n'attentât à leur vie. Dépouillés, abandonnés par leur escorte, Rohlfs et ses compagnons revinrent à Benghasi. Ils eurent un moment l'espoir de recommencer leur voyage, mais ils reconnurent bientôt qu'ils devaient y renoncer complètement, du moins en suivant cet itinéraire, et quelque temps après, ils quittèrent la Tripolitaine.

Ce sont ces expéditions malheureuses que Rohlfs a racontées dans le

[1] On peut se procurer à la librairie Jules Sandoz, 13, rue du Rhône, à Genève, tous les ouvrages dont il est rendu compte dans l'*Afrique explorée et civilisée*.

bel ouvrage que nous avons sous les yeux. Quatre chapitres sont consacrés spécialement à la description de Koufara, oasis magnifique dont Rohlfs a rectifié la position. L'eau y abonde, les palmiers-dattiers s'y rencontrent en nombre considérable, et le commerce, alimenté par les caravanes qui vont régulièrement du littoral de la Méditerranée au Soudan, est très actif.

La première partie du livre est exclusivement consacrée à la narration du voyage de Weimar à Koufara. La seconde partie se compose de mémoires de Rohlfs, sur les routes de la Tripolitaine et sur la température des sources dans cette partie du Sahara. D'autre part, le Dr Hann donne les résultats généraux des observations météorologiques de Rohlfs, le Dr Peters étudie les amphibies, le Dr Karsch les espèces d'animaux, le Dr Ascherson les végétaux trouvés par l'expédition à Koufara.

Des illustrations et des cartes des oasis de Koufara et de Djofra et de l'itinéraire complet du voyage enrichissent beaucoup ce volume, qui fait faire un pas considérable à la science géographique en ce qui concerne la Tripolitaine.

Sahara et Soudan, par le *Dr Gustave Nachtigal*, ouvrage traduit de l'allemand, par Jules Gourdault. Tome Ier, Tripolitaine, Fezzan, Tibesti, Kanem, Borkou et Bornou. Paris (Hachette et Cie), 1881, in-8°, 552 p., 99 gravures et cartes, 10 fr. — Sahara und Sudan, von *Dr Gustav Nachtigal*. Zweiter Theil. Borku, Kanem, Bornu und Baghirmi. Berlin (Paul Parey), 1881, in-8°, 765 p., illust., table météorologique et 4 cartes, fr. 26,70. — Presque en même temps viennent de paraître, d'une part la traduction en français, par Jules Gourdault, du tome premier et de la plus grande partie du tome second du grand ouvrage de M. le Dr Nachtigal, et, d'autre part, en allemand, ce second volume lui-même, où le savant voyageur décrit, avec le talent qu'on lui connaît, le Borkou et les trois états qui entourent le lac Tchad : le Kanem, le Bornou et le Baghirmi. Nous examinerons ces deux publications ensemble, et comme nous avons déjà parlé longuement (T. I, p. 200), du premier volume de l'édition allemande, dans lequel étaient décrits spécialement la Tripolitaine, le Fezzan et le Tibesti, nous passerons rapidement sur ces pays.

M. Nachtigal, que sa santé avait contraint, en 1861, de quitter son service de médecin dans l'armée, s'était rendu à Alger et à Tunis. Il relate, en quelques pages, son séjour dans cette dernière ville et l'impression que son aspect produisit sur lui. Chargé plus tard, par le voya-

geur Rohlfs, de porter au sultan du Bornou les présents du roi de Prusse, il quitta Tripoli en 1869, fit un séjour à Mourzouk, capitale du Fezzan, et alla explorer le Tibesti ou pays des Tibbous, qui n'avait jamais été jusqu'alors visité par un Européen. Dans cette excursion terrible, il fut souvent en butte aux agressions des indigènes, qui le retinrent même prisonnier pendant un mois. Seul, sans guide, sans chameaux ni bagages, il réussit à s'échapper et à regagner Mourzouk, épuisé par la faim et à demi nu.

Après s'être reposé de ses fatigues pendant l'hiver, Nachtigal repartit de Mourzouk au printemps de 1870, pour le Bornou, dans la capitale duquel il entra au mois de juillet. Après avoir remis au sultan les présents dont il était chargé, le voyageur explora dans tous ses détails le lac Tchad, et il consacre de longues pages à la description de cette importante nappe d'eau. Il en cite tous les affluents qui, à part le Ouaubé et le Chari, ne sont presque que des ruisseaux. Quant au Bahr-el-Ghazal, c'était autrefois non un affluent mais un émissaire, qui portait les eaux du lac dans la grande plaine nommée Bodélé [1], notablement plus basse que le niveau du Tchad. (Le lac Tchad est à 244^{m}, et le Bodélé à 200^{m}.) Aujourd'hui le Bahr-el-Ghazal est complètement privé d'eau, mais son dessèchement ne date pas de longtemps. La cause de ce phénomène réside dans les changements incessants du littoral, variations qui sont provoquées elles-mêmes par le fait que les alluvions, apportées par le Chari, se déposent tantôt sur un point, tantôt sur un autre. A l'heure qu'il est le lac « dévore » sa rive occidentale, selon l'expression des indigènes, c'est-à-dire qu'il porte ses eaux de ce côté tandis que les rivages orientaux sont abandonnés.

Au printemps de 1871, le docteur Nachtigal explorait le Kanem et le Borkou, où dominent les tribus féroces des Ouëlad Sliman, et, sans pouvoir atteindre l'extrémité méridionale de son voyage dans le Tibesti, il aperçut du moins les dernières ramifications du massif des monts Tarso. C'est dans cette expédition qu'il put étudier le Bahr-el-Ghazal, la grande plaine du Bodélé et la région nord du lac Tchad. Il eut encore l'occasion de visiter le tombeau de son compatriote Maurice von Beurmann, voyageur prussien qui fut assassiné par les officiers du sultan du Ouadaï. Le 9 janvier 1872, Nachtigal rentrait à Kouka. En ce moment, le sultan Ali, du Ouadaï, était en guerre avec Abou Sékin, roi du Baghirmi. La capitale des états de ce dernier prince, la ville de Massenia, avait même

[1] Voir la carte qui accompagne ce numéro.

été prise, mais Abou Sekin, suivi de ses guerriers, s'était retiré dans la région méridionale où il était beaucoup plus difficile de le poursuivre. Nachtigal résolut d'aller visiter le roi détrôné, à travers des contrées complètement inconnues, et, au mois de février 1872, il quittait de nouveau Kouka pour s'enfoncer dans le sud. La description du Baghirmi est le morceau capital et entièrement neuf de son ouvrage. Autrefois, on ne savait absolument rien du pauvre peuple des Gabenis, qui vivent dans des villages construits sur les arbres, et chez lesquels Abou Sekin se pourvoyait d'esclaves. A sa suite, Nachtigal dut mener la vie répugnante de chasseur de chair humaine; il réussit enfin à quitter le roi et put rentrer à Kouka. Il en repartit le 1er mars 1873 pour accomplir la dernière partie de son voyage, le retour par le Ouadaï et le Darfour. Le récit détaillé de ce retour n'a pas encore été publié, mais il est impatiemment attendu par tous les géographes.

L'éloge des œuvres de Nachtigal n'est plus à faire. On connaît sa savante méthode, son talent d'observateur, sa profonde érudition. Les descriptions des contrées qu'il a parcourues sont de véritables monuments en géographie, et des sources auxquelles les géographes de l'avenir viendront puiser largement.

La traduction française n'est pas aussi complète que l'original; des détails ont été retranchés; l'on doit cependant remercier M. Jules Gourdault d'avoir fait connaître au public français un voyage aussi remarquable. Nous ne pouvons qu'en recommander la lecture, aidée par les cartes nombreuses et d'une magnifique exécution qui ornent l'ouvrage, et qui sont aujourd'hui les plus complètes que l'on possède sur toutes ces contrées. Chacun sera captivé par le récit aussi simple qu'original de l'éminent explorateur.

Dr Ph. Paulitschke. Afrika, kommerziell, politisch und statistisch. Leipzig (Metzger und Wittig). 1882, in-8°, 134 p. à 2 col. — L'on doit déjà au Dr Paulitschke une histoire complète de l'exploration de l'Afrique, de l'antiquité jusqu'à 1880 [1]. Dans ce nouvel ouvrage, rédigé pour le manuel qui accompagne l'Atlas d'Andree, le savant professeur de Vienne a condensé, dans le nombre de pages le plus restreint qu'il fût possible, tous les renseignements utiles sur les conditions physiques du continent et des îles qui s'y rattachent, sur l'histoire des découvertes, les races, le climat, les produits, l'industrie, les mesures, les moyens

[1] Voir IIme année, p. 43.

d'échange et les relations commerciales de chacune des parties de l'Afrique. Avec une connaissance très exacte des voyages et des écrits des plus grands explorateurs modernes, il a exposé d'une manière très claire, qui rend agréable la lecture de son livre, les données de tous genres qu'il leur a empruntées ; et comme il les cite toujours, ceux qui voudront avoir sur tel ou tel sujet des informations plus complètes, pourront aisément remonter aux sources les plus sûres et les plus autorisées. Toutefois, pour devenir d'un usage général, ce volume devrait être accompagné d'un index alphabétique, qui en rendît la consultation plus facile. Nous ne doutons pas que, dans une prochaine édition, l'auteur ne donne ce complément indispensable, comme il l'a fait pour son premier ouvrage.

Gustav Fritsch. Die Eingeborenen Sud Afrika's, mit zahlreichen Illustrationen, zwanzig lithographischen Tafeln, und einem Atlas enthaltend sechzig in Kupfer radirte Portraitköpfe. Breslau (Ferdinand Hirt), 1872, in-4°, 528 p. Fr. 100. — Il est extrêmement difficile de faire aujourd'hui une étude exacte et complète des populations indigènes de l'Afrique australe. Les unes, refoulées par les conquérants, sont remontées vers le nord dans des déserts où l'on ne peut guère les suivre, ou n'existent plus que par petits groupes disséminés au milieu des peuples nouveaux installés dans les vastes territoires qu'elles occupaient autrefois. D'autres plus puissantes se sont maintenues, mais subdivisées en clans si nombreux, qu'on peut à peine retrouver l'unité de la race. D'autres encore, demeurées dans les districts où se sont établis les colons et les mineurs, sans se fusionner avec la race blanche, ont cependant emprunté aux nouveaux arrivants plus civilisés beaucoup de choses, qui ont modifié sensiblement le type primitif. Enfin, l'influence d'un gouvernement régulier et des travaux des missionnaires en a élevé déjà un certain nombre au-dessus de leur première condition.

Il est cependant très utile de les connaître telles qu'elles étaient avant l'introduction au milieu d'elles d'éléments étrangers. C'est ce que s'est efforcé de faire M. Gustave Fritsch, qui, déjà en 1868, a publié un des meilleurs récits de voyages dans cette partie de l'Afrique. Ayant eu le bonheur d'y arriver en 1863, avant que la décadence de la vie nationale des indigènes, déjà commencée, eût subi l'influence de l'invasion d'émigrants amenée par la découverte des mines d'or et de diamants, il a pu encore prendre sur le fait leur physionomie, leur caractère et leurs mœurs. Il s'est ensuite proposé de les présenter tels qu'il les avait

vus, d'exposer leur condition physique, de décrire leur apparence extérieure, les traits qui, dans leur manière de vivre, leur appartiennent en propre, pour conserver aux anthropologistes d'aujourd'hui, et à ceux de l'avenir, quand les tribus auront tout à fait disparu, une image fidèle, qui pût servir à expliquer l'origine et le développement de la race humaine, à combler des lacunes, à dissiper des préjugés.

Pour obtenir une connaissance exacte des faits et reproduire fidèlement ceux-ci, il n'a reculé devant aucune difficulté : ni devant celle qu'oppose la superstition des indigènes, qui refusent souvent de se laisser photographier, ni devant celle qu'offre la reproduction de la photographie par la lithographie et par la gravure, ni devant la nécessité de produire toujours deux projections, l'une de face, l'autre de profil, pour donner l'idée la plus approximative des types originaux, ni devant l'obligation de répéter maintes et maintes fois les observations physiologiques, sur le teint, pour en déterminer la nuance, d'après la table des couleurs de Broca, et sur le squelette pour mesurer le crâne, le bassin, la taille, etc. Un simple coup d'œil jeté sur les planches et sur les tableaux dont l'auteur a fait suivre son ouvrage (sans parler des nombreuses illustrations et de l'Atlas qui accompagnent le texte), suffit pour donner une idée du travail qu'il s'est imposé, et du soin qu'il a pris pour donner une image vivante, en même temps que fidèle, de ces indigènes, de leur vie domestique, de leurs chasses, de leurs guerres.

Quant au fond même de l'ouvrage, après avoir distingué nettement les Hottentots et les Bushmens de tous les autres indigènes qu'il réunit sous le nom collectif de Bantous, il étudie successivement trois grands groupes de ceux-ci, le groupe des Ama-Xosas et des Ama-Zoulous à l'est, celui des Betchouanas au centre, et celui des Héréros et des Damaras à l'ouest.

Pour éviter les répétitions, il prend les Ama-Xosas comme les représentants les plus caractéristiques de la race des Bantous, en indique la distribution géographique, expose en détail leurs aptitudes corporelles et spirituelles, et décrit leur vêtement, leurs armes, leurs ustensiles, leurs habitations, leurs us et coutumes, etc.

Ce type bien étudié, il le prend comme terme de comparaison, indique rapidement ce que les autres ont de commun avec lui, et développe les points sur lesquels ils en diffèrent : par exemple, chez les Zoulous, le système militaire introduit par Chaka, pour maintenir intacte l'autorité royale, et les modifications qu'il a fait subir soit aux institutions patriarcales, soit aux kraals pacifiques des Xosas transformés chez les Zoulous en camps fortifiés, soit à la condition de la femme, inférieure à ce

qu'elle est dans les autres tribus, quoique parfois les parents féminins d'un chef ou la mère d'un souverain mineur jouent un rôle important.

Chez les Betchouanas, il fait ressortir la coupe de leur visage et leur physionomie plus douce que celle des Xosas et des Zoulous ; la régularité de la figure, presque européenne des Bassoutos, et l'influence de l'éducation civilisatrice des missionnaires sur la formation des traits ; il note encore, chez ce dernier peuple, l'extension donnée aux terres cultivées, et la plus grande part laissée aux sentiments du cœur dans les relations de la vie conjugale.

Chez les Ova-Héréros, il signale entre autres la différence des armes, l'arc et les flèches remplaçant l'assagaie et le bouclier des autres tribus bantoues ; la vie plus instable que leur impose l'élève du bétail, leur occupation essentielle, qui ne leur permet pas non plus d'être aussi bien organisés que les Bantous de l'est ; la rareté de la polygamie, la haute position qui en résulte pour la femme, et la coutume particulière en vertu de laquelle l'héritage d'un chef passe aux enfants de sa sœur.

Après cela, M. Fritsch donne, d'après Bleek, une indication sommaire des langues du sud de l'Afrique, des traits caractéristiques de celles des Bantous, et de la construction de celles des Hottentots et des Bushmens. Puis il aborde l'étude de ces deux dernières familles, rattachant à la première (Koi-Koin), les Hottentots coloniaux, les Namaquas, les Koranas et les Griquas, tous parfaitement distincts des Bushmens. Il relève, chez les Hottentots coloniaux, leur mobilité plus grande que celle des Bantous, leur facilité à apprendre d'autres langues sans accent, la construction de leurs habitations, dressées en quelques instants et faciles à transporter ; chez les Namaquas, la multitude de leurs clans, les modifications rapides que leur a fait subir l'influence des Européens, et la vie de famille, plus intime que chez les Xosas et les Zoulous. Ses observations sur les Bushmens, dont la taille ne dépasse pas $1^{m},44$, l'engagent à les rapprocher des Obongos de Du Chaillu, des Akkas de Schweinfurth, des Dokos de Hartmann et de Krapf. Il leur reconnaît un amour de la liberté qui n'existe au même degré ni chez les Bantous, ni chez les Hottentots, et un talent d'imitation qui, dans le dessin, se manifeste par la ressemblance des formes et la sûreté de la main, comme on peut facilement s'en convaincre par la planche de dessins des Bushmens qui se trouve à la fin du volume.

Enfin, l'auteur a joint à ce travail savant, consciencieux et complet d'ethnographie comparée sur les tribus indigènes de l'Afrique australe, un résumé historique de leurs rapports entre elles et avec les Européens,

depuis l'établissement des premiers colons hollandais jusqu'aux guerres avec les Bassoutos, à l'assujettissement des Betchouanas par les Boers du Transvaal, aux luttes des Héréros et des Namaquas, et à la fondation de la République du fleuve Orange.

Et pour que rien ne manquât à son ouvrage, il y a ajouté la liste, avec indications bibliographiques, des documents officiels, des voyages, des traités d'anatomie et d'ethnographie qu'il a consultés, sans oublier une table des matières, et un Index alphabétique très détaillé, qui facilite beaucoup la tâche de ceux qui veulent faire des recherches spéciales sur tel ou tel sujet particulier.

Avant de poser la plume, nous voudrions cependant faire une réserve. Nous reconnaissons que M. Fritsch s'est efforcé de voir les choses par lui-même, sans se laisser influencer par les opinions de ses devanciers, et aussi de saisir les faits sur le vif, pour remonter ensuite de ce qui est visible au domaine invisible. Dans ce dernier domaine, il a constaté chez toutes les tribus des instincts religieux, des besoins plus ou moins profonds, des idées, non réduites en systèmes, qui généralement se traduisent par un culte rendu aux esprits des ancêtres, la divinité se concentrant pour eux dans ces esprits. Mais peut-on conclure de là qu'aucun des peuples de l'Afrique australe n'a, ou n'avait avant l'arrivée des Européens et des missionnaires, l'idée d'un Dieu parfaitement distinct des esprits des ancêtres, et, par exemple, que le Dieu des Hottentots n'est que l'esprit d'un de leurs grands chefs décédés ? Nous en appellons au témoignage d'un ami de M. Fritsch lui-même, M. Théophile Hahn, élevé au milieu des Hottentots, voyageur et explorateur distingué qui, déjà en 1869, a publié, dans le *Jahresbericht* de la Société de géographie de Dresde, un mémoire dans lequel il montre que la prière, dont il est parlé dans un de leurs chants, ne peut s'entendre que de l'invocation adressée à un être supérieur, Tsuni-Goam, sur lequel il vient encore de faire paraître un nouvel ouvrage : *Tsuni Goam ; l'Etre suprême des Koi-Koin*. Il a appliqué aux noms des dieux et des héros des Hottentots la méthode employée avec tant de succès pour les mythologies des Aryas, et rendu un grand service à ceux qui s'occupent de l'étude des religions. M. le Professeur Max Muller le signale à l'attention des universités de l'Europe. En terminant, nous pouvons l'indiquer comme devant compléter, sur ce point spécial, le savant ouvrage d'ethnographie comparée auquel nous avons consacré ce compte rendu détaillé.

Jacob de Neufville. Notes au crayon sur l'Algérie. Paris (Impri-

merie Chaix). 1882, in-8°, 14 p. — Dans ces notes prises à la course par M. de Neufville, dans un voyage qu'il vient de faire en Algérie, l'auteur mentionne les ressources de la colonie sur les principaux points, Oran, Alger, Philippeville, Bône, Bougie; il signale ce qu'il y a à faire au point de vue des voies de communication, et encourage les Français à entreprendre l'exploitation des oasis de palmiers-dattiers, dont peu d'Européens s'occupent.

Comment j'ai traversé l'Afrique, depuis l'Atlantique jusqu'a l'Océan Indien, a travers des régions inconnues, par le major *Serpa Pinto*. Paris (Hachette et Cie), 1881, 2 vol. in-8°, 456 et 468 p. avec 15 cartes et 84 gravures, 20 fr. — Ce titre, qui rappelle celui d'un ouvrage de Stanley et qui est un peu emphatique, puisque le bassin du Zambèze n'est plus rangé parmi les régions inconnues depuis le voyage de Livingstone, ne fut pas celui auquel le major s'arrêta tout d'abord. Sa première idée avait été : *La Carabine du Roi*, parce que, dans un moment de détresse intense, au milieu du pays des Barotsés, il avait dû son salut à une carabine de précision dont le roi de Portugal lui avait fait présent à son départ. Il faut féliciter le voyageur de ce changement, car outre que *La Carabine du Roi* rappelait trop Mayne Reid et Gustave Aimard, il semble que, la famille Coillard l'ayant tiré d'un péril des plus graves, il était injuste de ne pas la mentionner aussi. C'est dans cette pensée que le major a intitulé la première partie de son livre : *La Carabine du Roi*, et la seconde : *La famille Coillard*.

On connaît l'itinéraire de cette magnifique expédition. Parti le 4 décembre 1877 de Saint-Philippe de Benguéla sur l'océan Atlantique, Serpa Pinto arriva au milieu d'avril 1879 à Durban sur l'océan Indien, après avoir traversé le pays de Bihé, celui des Barotsés, descendu le Zambèze, exploré la région comprise entre le Zambèze et le Limpopo, d'où il gagna la mer par le Transvaal et le pays de Natal.

On lui doit la reconnaissance du cours du haut Coubango, des affluents de cette rivière et de ceux du Zambèze, du lac Macaricari ou plutôt de la chaîne de lagunes qui le composent. C'est lui qui nous a révélé le phénomène si étrange de la rivière Souga ou Botletlé, qui coule tantôt dans un sens tantôt dans l'autre, suivant l'abondance des pluies dans telle ou telle région.

A son arrivée en Europe, Serpa Pinto avait été violemment attaqué par des écrivains portugais, qui critiquaient, soit le plan de son voyage, soit ses théories et même ses découvertes. M. et Mme Coillard; ces vail-

lants missionnaires qui avaient rencontré Serpa Pinto au centre de l'Afrique, défendirent son honneur et le réhabilitèrent aux yeux de tous. On voit dans le courant du livre que, de son côté, le major cherche constamment à réduire à néant toutes les accusations portées contre lui, en insistant surtout sur le point de vue purement géographique et topographique de son exploration. De nombreuses cartes dressées par lui sont des documents précieux. Il y a même à la fin de l'ouvrage un fac-simile autographié d'un de ses croquis manuscrits.

D'autre part, si les remarques concernant l'ethnographie sont nombreuses, les observations sur la faune et la flore manquent complètement. On s'aperçoit bien vite que l'auteur n'est point un naturaliste, mais un officier d'état-major, habile dans l'art de lever les plans, mais qui se préoccupe peu de la vie animale ou végétale qui l'entoure.

Son style est vivant, quelquefois même un peu trop coupé, un peu trop abondant en superlatifs. La narration, qui présente un réel intérêt, est riche en anecdotes de tous genres, en faits émouvants. Du reste, les grandes théories, les jugements à premier examen ne coûtent rien à Serpa Pinto. Les amis des missions y trouveront, entre autres, des appréciations concernant l'œuvre et ses agents, et un hommage sincère rendu à M. et Mme Coillard, pour la manière dont ils remplissent leur tâche si ardue.

R. de Lannoy de Bissy. Carte d'Afrique au $^1/_{2000000}$. — Commencée en 1875, cette carte, dont M. R. de Lannoy de Bissy, capitaine du génie, avait pris l'initiative, et que le ministère de la guerre a adoptée en 1881, comprendra 62 feuilles. Le tableau d'assemblage et les feuilles 53, 54, 58, 59 et 60, nous ont été envoyés; celles-ci comprennent Barmen, Kourouman, Port-Nolloh, la colonie du Cap et Pietermaritzbourg, c'est-à-dire la partie la plus méridionale du continent. L'échelle au $^1/_{2000000}$ est déjà très grande, et sera suffisante pour la plupart des feuilles, d'autant plus que des cartons donneront en détail les villes, les ports et les autres localités remarquables. Les $^2/_3$ des feuilles sont en préparation, et l'on peut espérer que, grâce au procédé de la zincographie, adopté pour la reproduction, la publication marchera rapidement. Sans doute, cette édition, qui ne donne que la planimétrie, manque d'élégance, mais elle peut s'exécuter promptement, ce qui est une condition essentielle pour une telle carte, qui doit embrasser toute l'Afrique, où les explorations deviennent de plus en plus nombreuses. Au reste, cette première édition sera suivie d'une seconde en chromolithographie, qui donnera en outre le relief du terrain.

Die Goldküste und westliche Sklavenküste, sowie das südliche Asante-Reich in West-Afrika, Basel, 1873. — Ce titre est celui d'une carte, à grande échelle, publiée par la Société des missions de Bâle, à l'époque de la captivité de MM. Ramseyer et Kühne à Coumassie, et d'après les travaux des missionnaires A. Riis, Strömberg, Locher, etc. Elle présente la côte de Guinée comprise entre l'embouchure du Volta à l'est, et le Prah à l'ouest, donne les limites du protectorat anglais dans cette région, et indique toutes les stations des missions de Brême et de Bâle, ainsi que des missions wesleyennes, enfin le lieu de captivité des missionnaires chez les Achantis.

Die Colonisation Afrika's.-A. Die Franzosen in Tunis, vom Standpunkte der Erforschung und Civilisirung Afrika's, von *Dr Emil Holub*. Wien (Alfred Hölder), 1881, in-8°, 16 p. — Frappé du contraste entre la facilité avec laquelle la civilisation pénètre chez les populations de l'Afrique australe, et les difficultés que lui oppose, dans la partie septentrionale du continent, le fanatisme musulman, le Dr Holub accueille avec satisfaction l'occupation de la Tunisie par la France, dans l'espoir que prochainement la Tripolitaine et le Maroc deviendront des colonies de l'Italie et de l'Espagne. Une fois l'influence européenne solidement établie dans tout le nord de l'Afrique, il ne doute pas que la civilisation ne fasse des progrès rapides jusqu'au centre, par l'établissement des colons. Pour cela, il conseille aux conquérants civilisateurs d'acquérir le respect des tribus nomades et d'exercer une influence pacifique, en s'entourant de tous les renseignements utiles sur le pays et les habitants, et en tenant compte des qualités et des conditions climatologiques du premier, ainsi que du degré de civilisation et des us et coutumes des indigènes.

Carte du Sahara tripolitain, par le *P. L. Richard*, $^1/_{3000000}$. — Nos lecteurs se rappellent l'exploration intéressante des missionnaires de Ghadamès chez les Touaregs Azghers, en vue de fonder une station à Rhat, et l'espoir de succès que le bon accueil de cette tribu leur avait fait concevoir, espoir bientôt déçu par l'assassinat du P. Richard, au début d'un second voyage. Quoique la carte actuelle n'ait plus à cet égard qu'un intérêt rétrospectif, elle n'en est pas moins utile pour l'étude du Sahara tripolitain; bien gravée et facile à lire, elle donne une connaissance exacte de cette partie du Sahara qui s'étend des chotts tunisiens, à travers les dunes de l'Erg, le long de l'Oued Igharghar, jusqu'au plateau central où se trouvent Rhat et Idelès. Elle sera bonne à consulter

lorsque les explorations pourront être reprises; espérons que ce moment ne se fera pas longtemps attendre.

Carte de l'Ovampo, par le *R. P. Duparquet.* — Dans leur numéro du 20 août 1880, les *Missions catholiques* ont publié un croquis de l'Ovampo, qui permettait de suivre l'exploration du P. Duparquet dans cette région. La carte nouvelle que nous avons reçue, gravée avec soin, complète et rectifie sur certains points la précédente; elle donne une idée très nette du réseau d'omarambas qui caractérise cette vaste plaine, de la position des résidences des chefs des nombreuses tribus qui l'habitent, des anciennes stations des Boers émigrés du Transvaal, des routes des wagons, des sources qu'on y rencontre, et des gués du Cunéné dans la saison sèche. Elle forme donc un utile complément à la cartographie de la rive méridionale du cours inférieur du Cunéné.

Relazione della Commissione della Camera di Commercio e del Club africano di Napoli sulla pesca della madreperla da iniziarsi dagl' Italiani ad Assab. Napoli (Michele Capasso), 1881, in-8°, 19 p. — M. Branchi, vice-consul italien à Assab, ayant proposé à son gouvernement d'engager les Italiens à entreprendre la pêche des perles à Assab, le ministre du commerce a chargé une commission, composée de délégués de la Chambre du Commerce et du Club africain de Naples, d'étudier la convenance d'entreprendre cette pêche. La Commission a examiné la question à tous les points de vue, et rapporté, par l'organe de MM. Turi et Careri, que, pour une foule de raisons, parmi lesquelles nous ne relèverons que les principales : l'état précaire de l'établissement d'Assab au point de vue politique, la quasi impossibilité d'y fonder une colonie productive, la difficulté de prouver avec l'Abyssinie des relations commerciales, les résultats négatifs des essais de commerce tentés jusqu'ici à Assab, le manque d'eau, l'aridité du sol, le peu de sécurité depuis le massacre de Beilul, le chiffre peu encourageant des produits de la pêche, les difficultés suscitées par les indigènes, etc., elle n'estime pas devoir appuyer la proposition susdite, et pense qu'il faut attendre d'avoir plus de lumières, sur la position politique d'Assab et sur la possibilité d'y créer une colonie commerciale et industrielle, avant d'encourager les Italiens à la pêche des perles dans cette baie. Rédigé avant la conclusion de la convention entre l'Angleterre et l'Italie au sujet d'Assab, ce rapport témoigne du sérieux avec lequel la Commission s'est acquittée de sa tâche, et se distingue par sa parfaite lucidité.